

Florian COPPÉE

Chargé d'études et d'analyses au ministère de l'Intérieur

F-75008

florian.coppee@u-cergy.fr

Metternich, organisateur de la trahison autrichienne contre la France en 1813

Résumé. — Clément Wenceslas Lothaire von Metternich, ministre autrichien des Affaires étrangères de 1809 à 1848, demeure un acteur particulièrement important dans l'histoire napoléonienne. En 1813, alors que son pays et la France sont alliés, il organise l'entrée de l'empire des Habsbourg au sein de la coalition anti-française qui affronte les troupes de Napoléon dans les plaines de Saxe. La mise en place de ce changement d'alliance est méticuleusement préparée par Metternich qui échafaude un plan permettant à son pays de rejoindre les ennemis de Napoléon sans passer pour un traître : proposer sa médiation entre les belligérants et, lors des négociations, exiger d'importantes concessions à la France pour la contraindre de les repousser. Face à ce refus, l'Autriche pourrait déclarer la guerre à la France. Le plan fonctionne parfaitement et aboutit aux résultats escomptés, à savoir apporter à la coalition une supériorité numérique suffisante pour vaincre Napoléon. L'Autriche est récompensée de son attitude puisqu'elle voit son influence en Europe renforcée.

Mots clés. — changement d'alliance, guerre, Metternich, Autriche, Napoléon, campagne de Saxe, diplomatie, négociations. Florian Coppée, *Les Cahiers d'AGORA*.

Metternich, the organizer of the Austrian " betrayal " against France in 1813

Abstract. — Klemens Wenzel, Prince of Metternich, the Austrian Foreign Minister from 1809 to 1848, remains a major figure in Napoleonic history. In 1813, when his country and France were allies, he organized the entry of the Habsburg Empire into the anti-French coalition which faced Napoleon's troops in the plains of Saxony. The implementation of this change of alliance was meticulously prepared by Metternich, who hatched a plan allowing his country to join the Napoleon's enemies without appearing to be a traitor: to propose his mediation between the belligerents and, during the negotiations, to ask significant concessions from France to force it to reject them. Facing this refusal, Austria could have declared war on France. The plan worked perfectly and the consequences of this betrayal were significant: it gave the coalition sufficient numerical superiority to gain the advantage

and to defeat Napoleon. Austria was rewarded for its attitude as it saw its influence in Europe strengthened.

Keywords. — alliance change, war, Metternich, Austria, Napoleon, campaign to Saxony, diplomacy, negotiations. Florian Coppée, *Les Cahiers d'AGORA*.

La période napoléonienne comporte de nombreuses personnalités qui, par leurs actions, sont considérées comme des traîtres. Elles font l'objet de nombreuses études qui essaient de comprendre les raisons de leurs comportements ou de confirmer ou de contester le qualificatif de traître qui leur est attribué. Nous pouvons citer comme exemples Armand de Caulaincourt¹ ou encore Auguste de Marmont².

Dans cet article, il ne s'agit pas d'étudier le changement de fidélité d'une personne envers une autre, mais de se concentrer sur la notion de trahison d'un point de vue plus diplomatique. En effet, nous nous attarderons sur le comportement du ministre des Affaires étrangères autrichien, Metternich, qui fut l'instigateur du retournement d'alliance de son pays au détriment de son allié, la France impériale, en 1813.

Clément Wenceslas Lothaire von Metternich (1773-1859) est un homme incontournable dans l'histoire européenne de la première moitié du XIX^e siècle. Il est notamment le fondateur du système européen qui domine le continent de la chute de Napoléon en 1815 jusqu'aux révolutions de 1848³. Son image, du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, reste contrastée. Son talent de diplomate est certes reconnu. Entre autres, Albert Sorel reconnaît qu'il possède une « merveilleuse souplesse diplomatique⁴ », Constantin de Grunwald le qualifie de « grand diplomate⁵ », tandis que Thierry Lentz explique qu'il est l'un « des maîtres de la diplomatie du temps [de l'époque napoléonienne]⁶. » Mais son cynisme et son absence de scrupule sont régulièrement soulignés. Aux dires de Stendhal, « son regard bleu et bienveillant tromperait Dieu lui-même⁷ » ; Albert Sorel évoque « sa fourberie supérieur⁸ » ; et son biographe, Charles Zorgbibe, rappelle que « son symbole est l'araignée qui tisse sa toile et guette sa proie⁹. » L'une des raisons de cette réputation provient de son comportement dans

¹ Voir notamment l'article d'Olivier Varlan sur les accusations de trahison de Caulaincourt en 1813 : VARLAN Olivier, « La « trahison » d'Armand-Louis de Caulaincourt : l'éthique d'un diplomate à la fin du Premier Empire », in *Histoire, Économie & Société*, n° 2, 2014, p. 34-45.

² Voir, par exemple, l'ouvrage sur la défection de Marmont en 1814 lors de la campagne de France : FAVIER Franck, *Marmont le maudit*, Paris, Perrin, 2018.

³ Ce système établit notamment un équilibre entre les principales puissances européennes pour empêcher toute hégémonie de la part d'un pays. Il a également pour objectif d'empêcher le triomphe de toute révolution libérale dans une Europe dominée par des monarchies absolutistes. Pour aller plus loin sur le système mis en place par Metternich voir KISSINGER Henry, *A World Restored: Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace, 1812-22*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 1957 ; MAZOWER Mark, *Governing the World. The History of an Idea*, New York, The Penguin Press, 2012 ; SÉDOUY Jacques-Alain de, *Le Concert européen. Aux origines de l'Europe, 1814-1914*, Paris, Fayard, 2010 ; SOUTOU Georges-Henri, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2007.

⁴ SOREL Albert, *L'Europe et la Révolution française, t. VII, le blocus continental – le Grand empire*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1904, p. 417.

⁵ GRUNWALD Constantin de, « Metternich et Napoléon », in *Revue des deux mondes*, n° 41, 1937, p. 607-639, p. 607.

⁶ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire. L'effondrement du système napoléonien, 1810-1814*, t. 2, Paris, Fayard, 2004, p. 69.

⁷ Cité par ZORGBIBE Charles, *Metternich, le séducteur diplomate*, Paris, Fallois, 2009, p. 485.

⁸ SOREL Albert, *op. cit.*, p. 417.

⁹ ZORGBIBE Charles, *op. cit.*, p. 487.

la première moitié de l'année 1813 qui est « un modèle de rouerie, de duplicité et de cynisme¹⁰. » En effet, cette année-là, il fut l'instigateur du retournement d'alliance de son pays envers la France, son alliée.

Après l'échec de la campagne de Russie en 1812, « rien n'est définitivement perdu¹¹ » pour Napoléon. Certes, ce revers entraîne contre la France la formation d'une nouvelle coalition militaire entre la Russie, la Prusse et le Royaume-Uni¹² mais au printemps 1813, lors des débuts de la campagne de Saxe¹³, Napoléon reprend l'avantage sur les champs de bataille. Il remporte notamment deux victoires – à Lützen, le 2 mai, puis à Bautzen, les 20 et 21 mai – et entre en vainqueur dans la capitale saxonne, Dresde¹⁴. Toutefois, à l'été 1813, l'entrée en guerre de l'Autriche au côté des adversaires de la France entraîne à terme la défaite de cette dernière. Comme le souligne Thierry Lentz, lors de cette campagne, « le coup le plus rude ne vint pas des ennemis déclarés de l'empereur des Français. Par une diplomatie cynique mais ô combien habile, Metternich poussa un Napoléon affaibli à la faute¹⁵. »

Le travail présenté ici cherche à comprendre, à travers l'étude des actes de Metternich essentiellement dans la première moitié de l'année 1813 mais également depuis son accession au ministère des Affaires étrangères en 1809, les raisons qui le motivent à organiser le changement d'alliance de son pays envers la France. Effectivement, il nous paraît pertinent d'observer la nature complexe de ses relations avec Napoléon et de chercher à comprendre ses motivations. Quelles valeurs et quels principes guident sa politique ? En outre, l'attitude de Metternich en 1813 pose la question de la solidité de l'alliance entre la France et l'Autriche qui fut mise en place lors de l'apogée de l'Empire napoléonien en 1810 mais qui s'écroule après l'échec de la campagne de Russie au moment où l'Empire français commence à vaciller. Cet article vise aussi à expliquer comment Metternich a organisé ce retournement d'alliance. Enfin, ses actions peuvent-elles nous permettre de le qualifier de traître ou, au contraire, font-elles de lui un ministre fidèle à ses idéaux et à son souverain ?

Les principales sources pour cet article sont les mémoires de Metternich. La lecture de ses écrits se révèle particulièrement enrichissante, Metternich y explique les motivations de ses actes en 1813. De même, ses mémoires nous renseignent sur sa perception de Napoléon, de l'Europe et de la

¹⁰ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 389.

¹¹ TULARD Jean, *Napoléon, les grands moments d'un destin*, Paris, Fayard, 2006, p. 482.

¹² Il s'agit de la 6^e coalition dirigée contre la France par des pays européens depuis 1792.

¹³ Le principal objectif des coalisés au début de l'année 1813 est de chasser les Français des États allemands. Ainsi, ils envahissent d'abord la Saxe, frontalière avec la Prusse et alliée avec la France. Napoléon décide alors d'intervenir avec son armée dans ce royaume pour repousser les troupes ennemies.

¹⁴ RILEY Jonathon, *Napoleon and the World War of 1813: lessons in Coalition Warfighting*, London, F. Cass, 2000, p. 76-110.

¹⁵ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 398.

place de son pays sur le continent. Toutefois, bien que ces sources soient importantes pour cet article, leur impartialité et leur fiabilité peuvent être discutables. De ce fait, ce travail a aussi été soutenu par des études sur Metternich¹⁶ et sur la campagne de Saxe de 1813¹⁷.

L'alliance initiale entre la France et l'Autriche

L'Autriche étant l'une des principales puissances européennes au début du XIX^e siècle, son rôle lors de la campagne de Saxe s'avère particulièrement important car son soutien à l'un des deux camps peut faire pencher la balance. De ce fait, à la fin de l'année 1812 et au début de 1813, elle se voit sollicitée à la fois par Napoléon – qui propose à Vienne en échange de lui restituer l'Illyrie, territoire qu'il lui a enlevé en 1809¹⁸ – et par les coalisés – l'ambassadeur de Russie lui demande de s'allier à son pays pour reconquérir les provinces que la France lui a prises¹⁹. D'ailleurs, le traité de Kalisz du 28 février 1813 qui scelle l'alliance russo-prussienne appelle, dans son article 7, l'Autriche à rejoindre le camp des adversaires de Napoléon.

Or, officiellement, l'empire des Habsbourg est allié à la France. Certes, les relations entre les deux pays depuis la Révolution ont toujours été houleuses. Comme le note Jean Bérenger, « l'Empire d'Autriche ne cessera jamais d'être le bastion de la contre-révolution et il apparaît comme un adversaire de Napoléon aussi résolu que la Grande-Bretagne²⁰. » Les raisons de cette animosité sont nombreuses : l'exécution par la France en 1793 de la reine d'origine autrichienne Marie-Antoinette, la peur d'une contagion des idées révolutionnaires, l'arrivée en Autriche d'émigrés royalistes français particulièrement hostiles à la Révolution... Les deux pays se sont d'ailleurs affrontés à quatre reprises lors des guerres de la 1^{re}, 2^e, 3^e et 5^e coalitions, mais, en 1810, un « renversement d'alliance²¹ » s'est produit aboutissant à un rapprochement entre les deux empires.

Côté français, comme l'explique Thierry Lentz : « Napoléon eut toujours besoin d'alliés pour asseoir la prépondérance française sur le continent. Il ne prétendait pas à " l'Empire universel ", contrairement à ce qu'affirmaient les Anglais de son temps et nombre d'historiens anglo-saxons d'aujourd'hui²². » Entre 1799 et 1815, la France a noué des alliances plus ou moins importantes avec

¹⁶ BERTIER DE SAUVIGNY Guillaume, *Metternich*, Paris, Fayard, 1998 ; GRUNWALD Constantin de, *op. cit.* ; MASCILLI MIGLIORINI Luigi, *Metternich*, Paris, CNRS, 2018 ; ZORGBIBE Charles, *op. cit.*

¹⁷ GRUNWALD Constantin de, *op. cit.* ; LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire, tome II, op. cit.* ; PIGEARD Alain, *Les campagnes napoléoniennes : 1796-1815*, vol. 2, Entremont-le-Vieux, Quatuor, 1998 ; RILEY Jonathon, *op. cit.*

¹⁸ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire..., op. cit.*, p. 390.

¹⁹ GRUNWALD Constantin de, *op. cit.*, p. 617.

²⁰ BERENGER Jean, « L'Autriche de 1801 à 1815 », in TULARD Jean (dir), *L'Europe au temps de Napoléon*, Le Coteau, Horvath, 1989, p. 307-318, p. 307.

²¹ LENTZ Thierry, « Le renversement d'alliance de 1810 », in *Revue du Souvenir napoléonien*, n° 483, 2010, p. 44-49, p. 44.

²² *Idem.*

quelques pays comme l'Espagne, la Bavière ou encore le Danemark, mais Napoléon souhaitait s'allier avec l'une des grandes puissances continentales de l'époque à savoir l'Autriche, la Prusse ou la Russie. Après une alliance avec la Russie entre 1807 et 1809 dont les résultats sont jugés insuffisants²³, Napoléon opte pour un rapprochement avec l'Autriche.

Côté autrichien, Metternich prend la direction du ministère des Affaires étrangères lors de la défaite de son pays contre la France en 1809. Il a derrière lui une solide carrière de diplomate et s'est toujours montré un adversaire de la Révolution et de Napoléon²⁴. En effet, après ses études de droits à Strasbourg et à Mayence, il décide de suivre les traces de son père, le diplomate Franz Georg Karl von Metternich. Dès 1797, il l'accompagne au congrès de Rastadt ; il est ensuite nommé ambassadeur à Dresde en 1801 puis à Berlin en 1803 où il tente en 1805 de convaincre le roi de Prusse de rejoindre la 3^e coalition anti-française²⁵. La bataille d'Austerlitz empêche la réalisation de ce projet. Il devient en 1806, sur demande de Napoléon, ambassadeur de l'Autriche à Paris. Ce choix s'explique par la volonté de l'Empire français de se rapprocher de celui des Habsbourg. Effectivement, Napoléon désire que le représentant de Vienne soit un homme apparenté à Wenceslas Antoine de Kaunitz, chancelier de l'Autriche à la fin du XVIII^e siècle qui était un grand défenseur d'une alliance franco-autrichienne. Or, Metternich est l'époux d'Eléonore de Kaunitz, la petite-fille dudit chancelier²⁶. Cependant, aucun rapprochement entre les deux pays n'est entrepris durant son ambassade. Si dans les premiers mois de son séjour à Paris il ne peut côtoyer le souverain français à la tête de la Grande Armée en Europe de l'Est contre les troupes prussiennes et russes de la 4^e coalition, il se montre très actif, observant attentivement l'état d'esprit de la population parisienne et glanant des informations auprès de ses multiples maîtresses dont Caroline Murat, sœur de Napoléon. Si en 1809, il ne se montre pas favorable à une guerre contre la France, les rapports qu'il fait à Stadion, le ministre des Affaires étrangères autrichien, où il évoque les difficultés de Napoléon en Espagne, encouragent son gouvernement à déclarer la guerre à la France²⁷.

La défaite de son pays lui fait comprendre qu'un rapprochement avec son ancien adversaire doit nécessairement être mis en place. Il est vrai que le traité de Schönbrunn signé le 14 octobre 1809 et qui sanctionne l'échec de l'empire des Habsbourg est particulièrement dure : il entraîne notamment

²³ En 1808 et 1809 la Russie, malgré les demandes françaises, n'a pas fait pression sur l'Autriche pour que celle-ci ne rompt pas la paix avec la France et, lors de la guerre en 1809, elle a peu soutenu l'Empire napoléonien et est surtout restée passive. REY Marie-Pierre, « Alexandre I^{er}, la Russie et Napoléon en 1810 », in LENTZ Thierry (dir), *1810, le tournant de l'Empire*, Paris, Nouveau Monde, 2010, p. 299-312, p. 302 ; BOUDON Jacques-Olivier (dir.), *Le choc des empires : France et Russie 1798-1870*, Paris, SPM, 2018.

²⁴ BERENGER Jean, « L'Autriche de 1801 à 1815 », in TULARD Jean (dir), *L'Europe...*, *op. cit.*, p. 316.

²⁵ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince Metternich*, t. 1, Paris, Plon, 1880, p. 45.

²⁶ BOUDON Jacques-Olivier, « Metternich, ambassadeur à Paris », in *La revue Napoléon*, n° 27, 2006, p. 69-70, p. 70.

²⁷ *Idem.*

la perte de la Galicie et des territoires qui lui permettaient d'avoir un accès à l'Adriatique et qui deviennent, sous domination française les Provinces illyriennes, le paiement d'une indemnité de guerre de 85 millions de francs et l'engagement de limiter son armée à 150 000 hommes²⁸. Pourtant, elle a évité le pire. Napoléon et une partie de son entourage envisageaient d'exiger l'abdication de l'empereur d'Autriche, François I^{er}, en faveur de son frère Ferdinand, Grand-duc de Wurzburg, réputé favorable à la France ou un démembrement de l'empire des Habsbourg²⁹.

Peu après sa nomination, Metternich expose à son souverain la politique qu'il compte mener : « À partir du jour de la conclusion de la paix [entre la France et l'Autriche] notre système se borne exclusivement à louvoyer, à nous effacer, à composer avec le vainqueur. De cette manière seulement nous prolongerons peut-être notre existence " jusqu'au jour de la délivrance commune " ³⁰. » Autrement dit, si à court et moyen terme une alliance avec le vainqueur s'impose, Metternich prévoit de trahir la France dès qu'elle montrera des signes de faiblesse. D'ailleurs, l'Autriche conserve des liens avec l'Angleterre qui demeure le principal ennemi de Napoléon³¹.

Néanmoins, les manifestations de cette nouvelle entente entre les deux pays se multiplient : entre autres, l'Autriche sous la direction de Metternich conclut en 1810 le mariage entre Napoléon et Marie-Louise, fille de François I^{er}, signe un traité d'alliance avec la France le 14 mars 1812, et fournit 30 000 hommes à la Grande Armée pour la campagne de Russie. En outre, à partir de l'année 1810, Metternich et Napoléon se rencontrent régulièrement. Par exemple, le ministre autrichien reste six mois à Paris en 1810 à l'occasion du mariage impérial et pour négocier un aménagement des sanctions du traité de Schönbrunn. De ce fait, les deux hommes apprennent à se connaître et leur relation est cordiale. Le ministre considère toujours Napoléon comme l'incarnation de la Révolution qu'il rejette mais est en même temps persuadé que la domination française sur l'Europe est durable³². De son côté, Napoléon apprécie le ministre de son nouveau beau-père³³.

Cette nouvelle politique pragmatique suscite néanmoins d'importantes réserves en Autriche qui reste profondément hostile à l'Empire napoléonien. Par exemple, une note du ministère français des Relations extérieures explique en 1811 : « On ne peut sous aucun rapport se fier au gouvernement autrichien, à l'empereur, à ses ministres personnellement, à l'esprit de la nation en général³⁴. »

²⁸ BLED Jean-Paul, « Le renversement des alliances », in LENTZ Thierry (dir), *1810...*, *op. cit.*, p. 15-21, p. 15-16. Sur les Provinces illyriennes, BOUDON Jacques-Olivier, *Les provinces illyriennes dans l'Europe napoléonienne (1809-1813)*, Paris, SPM, 2015.

²⁹ TULARD Jean, *Napoléon...*, *op. cit.*, p. 402 et 404.

³⁰ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 2, *op. cit.*, p. 305.

³¹ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 67.

³² BLED Jean-Paul, « Le renversement des alliances », in LENTZ Thierry (dir), *1810...*, *op. cit.*, p. 15-21, p. 18.

³³ *Ibid.*, p. 16.

³⁴ Archives des Affaires étrangères [AAE], Correspondance politique [CP], Allemagne, 748, *Considérations sur l'Autriche, 1811*.

Metternich confie même en novembre 1812 au diplomate anglais John King que sa politique pro-française lui attire l'animosité d'une partie des habitants de son pays³⁵.

L'évolution de la position autrichienne

La victoire russe contre l'armée napoléonienne en 1812 entraîne une évolution de la politique extérieure autrichienne. Un retournement d'alliance au détriment de la France est envisagé dès la fin de 1812 mais doit se faire par étape. Il est donc méticuleusement préparé par Metternich. En effet, l'armée autrichienne n'est pas encore prête à entrer en guerre³⁶. De surcroît, le ministre des Affaires étrangères souhaite être prudent et voir comment la situation et le rapport de force évoluent entre la France d'une part et la Prusse et la Russie d'autre part³⁷.

De ce fait, au début de l'année 1813, alors que Frédéric-Guillaume III et Alexandre I^{er} viennent de sceller leur alliance contre Napoléon, Metternich tient, au début, à rester neutre tout en précisant que « persister dans cette attitude serait rabaisser la puissance autrichienne à une négation. Elle ne peut être modifiée que par une brusque transition [...]. La brusque transition consisterait pour l'Autriche à entrer dans l'alliance des puissances du Nord ou à se rapprocher de la France. Cette dernière alternative ne saurait se réaliser, mais nous pouvons prendre le premier parti. Le passage de la neutralité à la guerre ne sera possible que par la médiation armée³⁸. » François I^{er}, loin d'être hostile à cette politique, soutient son ministre. En conséquence, dès la fin de 1812, Metternich entame des démarches auprès des deux camps pour proposer que son pays leur serve d'intermédiaire et leur fasse des propositions afin de mettre un terme aux hostilités. Dans la capitale des Habsbourg, il rencontre de nombreux représentants des pays en guerre, notamment l'envoyé prussien le général Knesbeck et l'ambassadeur du tsar Alexandre le comte Stackelberg ; tandis que des émissaires sont envoyés auprès des souverains russes, français et britanniques. Ferdinand de Bubna est ainsi dépêché à Paris, Ludwig von Lebzelter rejoint Alexandre I^{er}, et Johann Philipp von Wessenberg la capitale du Royaume-Uni³⁹.

Malgré les victoires françaises dans les plaines de Saxe au printemps 1813, le projet de rallier le camp des coalisés n'est pas abandonné. En fait, l'Autriche, à cette date, ne se considère plus comme une alliée de la France. Ainsi, le 23 avril, François I^{er} reçoit Narbonne, l'ambassadeur de Paris, et lui explique que, souhaitant être médiateur entre les puissances belligérantes, son pays ne peut demeurer l'allié officiel d'un des deux camps. Toutefois, l'empereur autrichien, dans ses lettres à son gendre,

³⁵ BERTIER DE SAUVIGNY Guillaume de, *op. cit.*, p. 142.

³⁶ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 1, *op. cit.*, p. 140.

³⁷ *Ibid.*, p. 127.

³⁸ *Ibid.*, p. 125.

³⁹ GRUNWALD Constantin de, *op. cit.*, p. 616.

prend soin de le rassurer de toute action hostile à son encontre. Par exemple, le 28 mars 1813, il assure que « les intérêts de l’Autriche et de la France ne [l]’ont jamais semblé offrir plus de points de contact⁴⁰ » avant de confirmer le 26 avril que sa politique « est éloignée de toute subtilité, de toute arrière-pensée⁴¹. »

Dans ses mémoires, Metternich justifie les raisons de sa trahison. Il considère que, pour établir une paix durable en Europe après un état de guerre quasi-permanent depuis 1792, l’Empire français doit être démembré car il sera toujours cause d’affrontements et un équilibre des forces en Europe doit être mis en place⁴². Il est vrai que Metternich, lors de sa formation, fut fortement influencé par Nicolas Vogt et par Christophe Koch – grands défenseurs de l’équilibre des puissances – et a ensuite toujours voulu mettre en place ce système durant son mandat de ministre des Affaires étrangères⁴³. Mais, derrière ses justifications pacifiques – certes sincères – se cachent également des motivations plus centrées sur les intérêts propres de son pays. Ainsi, après une série de défaites, l’Autriche veut prendre sa revanche sur la France et retrouver sa grandeur et son influence en Europe perdues depuis les guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Enfin, il y a chez Metternich la conviction que l’Empire français restera un danger pour son pays et que, tôt ou tard, souhaitant imposer sa domination au monde, Napoléon l’imposera à l’Autriche⁴⁴.

Le 4 juin, à la suite des propositions de Vienne, l’armistice de Pleiswitz entre les Français et les coalisés est conclu, valable jusqu’au 20 juillet dans un premier temps puis prolongé jusqu’au 10 août. Dans ses mémoires, Metternich révèle que peu avant la signature de l’armistice, son parti était pris : « Il s’agissait d’arrêter Napoléon dans sa marche en avant et de fixer le tsar [de Russie] Alexandre et le roi [de Prusse] Frédéric-Guillaume sur la résolution que prendrait l’empereur mon maître⁴⁵. » Par cette suspension d’armes, l’objectif du ministre des Affaires étrangères est atteint.

La signature de cet armistice est même qualifiée par le stratège Jomini comme « la plus grande faute que Napoléon ait commise dans toute sa carrière de général en chef⁴⁶. » En effet, quand les Russes et les Prussiens l’apprennent, aux dires de Langeron – officier français au service de la Russie – « tous les généraux et nos souverains étaient dans l’ivresse de la joie⁴⁷. » Toujours selon Langeron, la situation des armées coalisées était critique à ce moment-là et Napoléon aurait pu gagner la guerre

⁴⁰ Archives Nationales [AN], Fonds Napoléon - Archives de Napoléon I^{er}, 400AP/2, *Lettre de François I^{er} à Napoléon, le 28 mars 1813*, n° 2, f° 38r.

⁴¹ *Ibid.*, *Lettre de François I^{er} à Napoléon, le 26 avril 1813*, f° 39.2v.

⁴² METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 1, *op. cit.*, p. 127.

⁴³ GRUNWALD Constantin de, *op. cit.*, p. 607.

⁴⁴ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 2, *op. cit.*, p. 378.

⁴⁵ *Ibid.*, t. 1, p. 139-140.

⁴⁶ Cité par PIGEARD Alain, *op. cit.*, p. 592.

⁴⁷ LANGERON Alexandre-Louis Andrault de, *Mémoires de Langeron, général d’infanterie dans l’armée russe, campagnes de 1812, 1813, 1814*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1902, p. 199.

s'il avait poursuivi sa campagne⁴⁸. Il est vrai qu'après les défaites de Lützen et de Bautzen, l'union des coalisés s'était fissurée, les Russes et les Prussiens se rejetant mutuellement la responsabilité de ces revers. L'état-major russe envisageait même de se replier derrière la Vistule et donc laisser l'armée française envahir la Prusse. Qui plus est, les coalisés ne disposaient plus que de 80 000 hommes alors que la Grande Armée en alignait environ 140 000⁴⁹. Cette suspension des hostilités permet donc aux Russes et aux Prussiens de reformer leurs armées ébranlées.

Cependant, Napoléon a lui aussi ses raisons d'accepter cette trêve. Il souhaite accorder du repos à son armée exténuée, les dernières batailles ayant été très meurtrières, et la renforcer notamment en cavalerie. La quasi-totalité des chevaux engagés pour la campagne de Russie en 1812 avait péri et les efforts du printemps 1813 pour trouver des montures pour servir dans l'armée n'ont pas eu le succès escompté⁵⁰. De fait, le manque de chevaux ne lui a pas permis d'exploiter ses succès en mai 1813. De même, il espère que cette suspension d'arme débouche sur un congrès de paix réunissant l'ensemble des belligérants et ainsi mettre fin à cette guerre qui n'est guère populaire auprès de la population française⁵¹.

Cet armistice a aussi d'autres buts pour l'Autriche. Non seulement il lui accorde du temps pour préparer son entrée en guerre contre la France mais il doit également donner le mauvais rôle à Napoléon en le poussant à rejeter les propositions de paix qui lui seront faites au cours de cette période. L'opinion européenne en conclura qu'il est hostile à toute conciliation, ce qui fournira à l'Autriche un prétexte à son entrée en guerre contre la France. En effet, le 17 juin 1813, lors d'une rencontre avec Alexandre I^{er}, Metternich déclare que si Napoléon « décline [la négociation], l'armistice cessera de plein droit, et vous nous trouverez dans les rangs de vos alliés ; s'il l'accepte, la négociation montrera, à n'en pouvoir douter, qu'il ne veut être ni sage, ni juste, et le résultat sera le même⁵². » Effectivement, pendant tout le mois de juin, Prussiens, Russes et Autrichiens se réunissent pour dresser la liste de leurs revendications à transmettre à Napoléon pour un retour à la paix : dislocation du Grand-duché de Varsovie qui serait partagé entre la Russie et la Prusse, cession de Dantzig, alors ville libre, à la Prusse, récupération de l'Illyrie par l'Autriche et retour à l'indépendance des villes hanséatiques, annexées par la France en 1810. De plus, si Napoléon accepte ces requêtes, les coalisés ont prévu d'en formuler de nouvelles : la dissolution de la Confédération du Rhin et le retour de la Prusse dans ses frontières de 1805⁵³. Globalement, avec ces revendications, la majeure partie de l'Europe napoléonienne serait démantelée. Par ailleurs, il faut souligner que les

⁴⁸ *Ibid.*, p. 190.

⁴⁹ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 410-411.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 402.

⁵¹ *Ibid.*, p. 413-414.

⁵² METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 1, *op. cit.*, p. 144.

⁵³ TULARD Jean, *Napoléon...*, *op. cit.*, p. 485.

Autrichiens, Prussiens et Russes n'ont pas pris en compte les exigences anglaises, à savoir l'abandon par la France de l'Espagne, de la Hollande et de l'Italie⁵⁴.

Metternich sait parfaitement que Napoléon n'acceptera jamais de telles conditions d'autant plus qu'il n'a pour l'instant perdu aucune bataille en 1813. Déjà, après la campagne de Russie, l'empereur français avait expliqué à l'ambassadeur autrichien : « Je ferai la paix s'il est possible, mais qu'on ne me fasse point de propositions incompatibles avec l'honneur... Il en arriverait que je me tiendrais à la défense de mon empire aussi longtemps et de toutes les manières que je le jugerais nécessaire⁵⁵. » De même, le 26 juin 1813 à Dresde lors d'une rencontre avec Metternich, il lui signifie son refus de céder des territoires aux Russes et aux Prussiens, il consent seulement à rendre les Provinces illyriennes à l'Autriche.

Il faut souligner que Metternich a également imaginé des scénarii plus improbables mais qui montrent, une nouvelle fois, qu'il n'a jamais été un allié fiable de la France. Effectivement, avant la tenue des négociations, il évoque la possibilité que la France accepte les conditions de paix mais que la Prusse et la Russie décident finalement de poursuivre la guerre. Cette idée n'est pas absurde, aux dires des diplomates anglais, le tsar Alexandre « voulait un seul résultat – entrer dans Paris⁵⁶. » Dans ce cas de figure, Metternich suggère de rester neutre dans ce conflit⁵⁷.

Les doutes de Napoléon et des coalisés sur la fidélité de Metternich

Un rebondissement a lieu en juillet 1813. À la suite des discussions entre Napoléon et Metternich en juin, les deux pays se mettent d'accord sur la tenue à Prague d'un congrès entre les belligérants pour rétablir la paix⁵⁸. Cette réunion déplaît aux coalisés qui ne tenaient pas à négocier sérieusement avec Napoléon – ils envisageaient seulement de transmettre la liste de leurs exigences aux Français – et souhaitaient reprendre la guerre une fois l'armistice expiré⁵⁹. Ils imaginent même que Metternich les a trompés. Par exemple, le tsar le qualifie de « valet de Napoléon⁶⁰. » De son côté, Cathcart, représentant britannique auprès d'Alexandre I^{er}, déclare dans une lettre adressée à Castlereagh, son ministre des Affaires étrangères : « Nous tenons en ce moment le taureau [Napoléon] entouré, serré

⁵⁴ BEW John, *Castlereagh: A Life*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 317.

⁵⁵ Cité par MASCILLI MIGLIORINI Luigi, *op. cit.*, p. 111.

⁵⁶ BEW John, *op. cit.*, p. 318.

⁵⁷ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 2, *op. cit.*, p. 467.

⁵⁸ *Ibid.*, t. 1, p. 149 et 157.

⁵⁹ REY Marie-Pierre, *1814 : un Tsar à Paris*, Paris, Flammarion, 2014, p. 54.

⁶⁰ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 431.

de près entre nous tous. Si par la faute de l'un de nous, il venait à s'échapper avant que nous l'eussions mis hors d'état de nuire, nous pourrions le payer cher⁶¹. »

Il est vrai que depuis le début de la campagne de Saxe les intentions de l'Autriche paraissent particulièrement floues aux yeux des coalisés. Les doutes sur la loyauté de l'empire des Habsbourg sont tels que le 30 juin Castlereagh demande à Cathcart que l'Autriche précise clairement sa position par rapport au conflit entre la France et les coalisés⁶². Il faut souligner que ces derniers croyaient en un ralliement plus rapide de l'Autriche à leur cause. Par exemple, le 27 mars 1813 l'ambassadeur prussien à Vienne, Humboldt, affirmait :

On ne saurait douter de la vérité des assurances de la Cour de Vienne, qu'elle ne cesse de donner de ses intentions sérieuses de travailler au même but avec les Puissances coalisées contre la France... et j'ai vu qu'on s'occupe avec zèle et ardeur des mesures pour la finance et pour la concentration et la mobilisation de l'armée. Je ne me suis point encore aperçu aussi clairement que dans ces entretiens que le comte de Metternich sent profondément que les démarches qu'il a faites jusqu'ici ont tellement engagé sa Cour, qu'il lui est entièrement impossible de reculer⁶³.

Laisser planer le doute sur son engagement ou celui de son pays fait partie de la stratégie de Metternich depuis sa nomination comme ministre des Affaires étrangères : « Il est nécessaire que non seulement le gouvernement français, mais encore la plus grande partie de l'Europe soit trompée sur mes intentions⁶⁴. » De ce fait le cabinet de Vienne « évitait soigneusement, dans ses relations diplomatiques, de se trahir relativement à la marche qu'il comptait suivre dans un avenir proche⁶⁵ » et « tranquilles et inactifs en apparence, nous [le gouvernement autrichien] poursuivions dans l'ombre ce plan, que nous étions seuls à connaître⁶⁶. » Cette politique s'explique par une partie des objectifs de Metternich. S'il souhaite démanteler l'Empire napoléonien, il ne tient pas à renverser Napoléon ou à réduire la France à ses frontières d'avant la Révolution et ainsi permettre un trop grand renforcement de la Prusse ou pire de la Russie. Qui plus est, Metternich n'est pas belliciste et s'il y a une petite chance de détruire l'Europe napoléonienne par la diplomatie et non par les armes autant la tenter.

Il faut toutefois souligner que Napoléon n'est pas dupe de l'attitude autrichienne. Dès le 21 janvier 1813, Otto, l'ambassadeur de Paris, fait un rapport où il prône la méfiance vis-à-vis du gouvernement autrichien : « Ce cabinet, nous ayant trompés quelquefois, il serait imprudent de s'en rapporter uniquement aux protestations qu'il pourrait faire. Nous ne devons juger ses intentions que

⁶¹ CASTLEREAGH Robert Stewart, *Correspondence, dispatches and other papers of viscount Castlereagh, second marquess of Londonderry*, vol. 9, Londres, William Shoberl, 1852, p. 41.

⁶² *Ibid.*, vol. 8, 1851, p. 411.

⁶³ Cité par GRUNWALD Constantin de, *op. cit.*, p. 618.

⁶⁴ Cité par LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 68.

⁶⁵ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 1, *op. cit.*, p. 126.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 134.

d'après ses intérêts, ses moyens et sa marche politique⁶⁷. » De même, en février 1813 le général autrichien Schwarzenberg, commandant les forces autrichiennes de la Grande Armée lors de la campagne de Russie, abandonne Varsovie aux troupes d'Alexandre I^{er}, renforçant les doutes de Napoléon sur la fidélité de son allié. En mars 1813, il décide donc d'envoyer comme nouvel ambassadeur à Vienne un homme de confiance, le comte de Narbonne-Lara, dans le but d'espionner les agissements de l'Autriche⁶⁸. Le 6 juillet, il confie même à Marie-Louise que Metternich est « un homme qui croit que la politique consiste à mentir⁶⁹. » Si Napoléon devine la trahison autrichienne, il pense qu'il pourrait diviser les coalisés lors du congrès de Prague notamment grâce à son négociateur, Armand de Caulaincourt, qui a l'estime d'Alexandre I^{er} depuis sa fonction d'ambassadeur à Saint-Pétersbourg de 1807 à 1811. D'ailleurs, avant la bataille de Bautzen Napoléon avait déjà tenté une manœuvre similaire en envoyant Caulaincourt auprès du tsar pour négocier, en vain, une paix entre les deux empires et ainsi faire éclater la coalition⁷⁰. En outre, il reste persuadé que l'Autriche n'ira pas jusqu'au bout de son changement d'alliance car l'héritier de l'Empire français, le roi de Rome, est le petit-fils de François I^{er}.

En dépit de cette défiance présente chez la plupart des protagonistes, la médiation autrichienne est enfin acceptée et le congrès de Prague s'ouvre le 29 juillet 1813. Toutefois, dès le départ, la France, la Prusse et la Russie font preuve de mauvaise volonté. Pour le représenter, Napoléon a choisi Caulaincourt, réputé pour être l'un des plus pacifistes au sein de son entourage⁷¹, mais ce dernier ne dispose pas des pleins pouvoirs pour négocier. Il doit seulement transmettre aux représentants des coalisés et de l'Autriche les propositions que son souverain lui enverra et lui faire parvenir celles de ces interlocuteurs. De même, l'envoyé de la Russie, Jean-Protais d'Anstett, et celui de la Prusse, Wilhelm von Humboldt, refusent de discuter directement avec leur homologue français si bien que Metternich doit faire le lien entre les deux camps.

Qui plus est, comme le pressentait Metternich, Napoléon n'a pas l'intention d'accepter les exigences des coalisés. Le 6 août, alors qu'il n'a pas encore connaissance des revendications des coalisés, il informe Caulaincourt qu'il ne cédera que sur deux points : la restitution de l'Illyrie à l'Autriche et la dissolution du Grand-duché de Varsovie⁷². Le 7 août, Metternich dévoile sa trahison en transmettant la série de demandes de l'ensemble des coalisés aux représentants français. Seul le

⁶⁷ AAE, CP, Autriche, 394, *Lettre de l'ambassadeur Otto, 21 janvier 1813*.

⁶⁸ LAS CASES Emmanuel, *Mémorial de Sainte-Hélène*, [1824], vol. 1, Paris, Garnier, 1961, p. 521.

⁶⁹ Cité par LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 434.

⁷⁰ VARLAN Olivier, *op. cit.*, p. 39.

⁷¹ *Idem*.

⁷² REY Marie-Pierre, *1814...*, *op. cit.*, p. 55.

sort de la Hollande est remis à plus tard et Napoléon doit promettre de ne pas essayer dans le futur de bouleverser le nouvel ordre européen qui sera établi à la suite de la fin de cette guerre⁷³.

À la surprise générale, l'empereur français finit par donner les pleins pouvoirs à son négociateur et par accepter la quasi-totalité des demandes. Seuls quelques points secondaires sont contestés : il exige un dédommagement pour le Grand-duc de Varsovie à la suite de la perte de son duché, un droit de regard sur le futur statut des villes hanséatiques et l'attribution de la ville de Trieste, capitale des Provinces illyriennes, non pas à l'Autriche mais à l'Italie⁷⁴. Mais ces informations ne parviennent à Prague que le 11 août. Or, le 10 août à minuit comme le stipule la convention d'armistice, Metternich annonce la fin du congrès et le 12 août l'Autriche déclare la guerre à la France. « Nul congrès ne fut plus dérisoire⁷⁵ » note le diplomate russe Nesselrode. La manœuvre de Metternich a parfaitement réussi.

Ce changement d'alliance est lourd de conséquences : il donne à la coalition une supériorité numérique suffisante pour prendre l'avantage sur les champs de bataille. En effet, l'Autriche apporte contre la France une armée de 230 000 hommes commandée par Schwarzenberg. En outre, l'empire des Habsbourg parvient à convaincre plusieurs États allemands notamment la Bavière de rallier le camp des adversaires de Napoléon. Ce dernier est vaincu d'abord en Saxe à l'automne 1813, puis en France au début de l'année 1814. Contraint d'abdiquer, il est exilé à l'île d'Elbe.

Si l'Empire français s'est effondré, celui de l'Autriche s'est considérablement renforcé. C'est à Vienne, sous la présidence de Metternich, qu'a lieu le congrès qui réorganise l'Europe en 1814 et 1815. Comme le souligne Thierry Lentz « le choix de la capitale des Habsbourg pour tenir le congrès général attestait de la puissance retrouvée de la diplomatie autrichienne⁷⁶. » Cet empire voit son influence restaurée en Italie du nord où un royaume lombardo-vénitien est créé sous sa domination, le duché de Parme est rétabli et accordé à Marie-Louise tandis que les États allemands sont regroupés au sein d'une confédération germanique dont la présidence est confiée à l'Autriche. De son côté, Metternich, en plus de son poste de ministre des Affaires étrangères, voit s'ajouter celui de chancelier en 1821. Il occupe ces fonctions jusqu'à la révolution de 1848⁷⁷.

⁷³ LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire...*, *op. cit.*, p. 437.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 436-437.

⁷⁵ NESSELRODE Charles Robert de, *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode, 1760-1850*, t. 2, Paris, Lahure, 1904, p. 100.

⁷⁶ LENTZ Thierry, *Le congrès de Vienne*, Paris, Perrin, 2015, p. 29.

⁷⁷ Après sa démission contrainte en mars 1848 Metternich prend la route de l'exil d'abord en Angleterre jusqu'en 1849 puis en Belgique. Il est autorisé à regagner la capitale autrichienne en 1851 où il vit dans la retraite et y décède.

Conclusion – Metternich, un ministre au service de son pays

Finalement, le retournement d'alliance de l'Autriche organisé par Metternich illustre les qualités de diplomate du ministre mais peut-il être qualifié de trahison. En effet, si Napoléon fut trahi par plusieurs maréchaux et hommes politiques français comme Joachim Murat ou Charles Maurice de Talleyrand-Périgord. Ces derniers, Français, ont agi contre les intérêts de leur souverain ou de leur patrie alors que Metternich a changé d'alliance dans l'intérêt de son propre pays. Qui plus est, Metternich est demeuré parfaitement fidèle à sa politique : restaurer l'équilibre des puissances en Europe où l'Autriche aurait une influence importante. En outre, il a toujours scrupuleusement référé de ses actions à son souverain.

En fait, la trahison se réduit à une question de point de vue : si, pour les Français les manœuvres de Metternich peuvent être perçues comme telle, pour les coalisés il n'y a aucune trahison, au mieux un piège dans lequel Napoléon est tombé. Toutefois, Jean Tulard insiste sur la duplicité et l'« hypocrisie⁷⁸ » de Metternich pendant les discussions de l'été 1813 et souligne que « jamais l'Autriche ne s'est comportée en allié de la France⁷⁹. » Incontestablement, Metternich manque de sincérité y compris dans ses mémoires où il justifie son revirement. L'entretien avec Napoléon le 26 juin 1813 aurait été décisif dans son choix de rejoindre la coalition : il aurait compris que l'empereur français ne céderait jamais⁸⁰. Toutefois, il ne faut pas se méprendre sur cette entrevue où Metternich se fait passer pour l'homme qui a tout tenté pour la paix et s'est heurté à l'intransigeance de Napoléon : les contacts avec les coalisés étaient déjà entretenus bien avant cette réunion.

Quoi qu'il en soit, c'est à partir de ce retournement d'alliance que Metternich est perçu par des nostalgiques de Napoléon, des Français en général voire des Européens, comme un homme particulièrement machiavélique. Ainsi, Talleyrand affirme que Metternich « ment toujours mais ne trompe personne⁸¹ », tandis que Castlereagh le qualifie d'« arlequin politique », reprenant l'opinion commune en Grande-Bretagne⁸². Aujourd'hui, cette réputation est toujours présente. Ainsi, en 2003, le diplomate britannique sir Robert Cooper écrit : « En matière de morale, les diplomates sont généralement considérés comme froids et calculateurs. Machiavel et Metternich sont synonymes de défense d'intérêts sans scrupule à la limite de la malhonnêteté⁸³. »

⁷⁸ TULARD Jean, *Napoléon...*, *op. cit.*, p. 487.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 490.

⁸⁰ METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits...*, t. 1, *op. cit.*, p. 153-154.

⁸¹ Cité par ZORGBIBE Charles, *op. cit.*, p. 486.

⁸² BEW John, *op. cit.*, p. 316.

⁸³ COOPER Robert, *The Morality of Amoral Policy in Foreign Policy*, Project Syndicate, 2003 : <https://www.project-syndicate.org/commentary/the-morality-of-amorality-in-foreign-policy?barrier=accesspaylog>

Références

Archives

AAE, CP, Allemagne, 748.

AAE, CP, Autriche, 394.

AN, Fonds Napoléon - Archives de Napoléon I^{er}, 400AP/2, n° 2.

Sources (imprimées)

CASTLEREAGH Robert Stewart, *Correspondence, dispatches and other papers of viscount Castlereagh, second marquess of Londonderry*, vol. 8 & 9, Londres, William Shoberl, 1851-1852.

LANGERON Alexandre-Louis Andrault de, *Mémoires de Langeron, général d'infanterie dans l'armée russe, campagnes de 1812, 1813, 1814*, Paris, Alphonse Picard et fils, 1902.

LAS CASES Emmanuel, *Mémorial de Sainte-Hélène, [1824]*, vol. 1, Paris, Garnier, 1961.

METTERNICH Clément Wenceslas Lothaire, *Mémoires, documents et écrits divers laissés par le prince Metternich*, t. 1 & 2, Paris, Plon, 1880.

NESSELRODE Charles Robert de, *Lettres et papiers du chancelier comte de Nesselrode, 1760-1850*, t. 2, Paris, Lahure, 1904.

Bibliographie

BERTIER DE SAUVIGNY Guillaume de, *Metternich*, Paris, Fayard, 1998.

BEW John, *Castlereagh: A Life*, Oxford, Oxford University Press, 2012.

BOUDON Jacques-Olivier (dir.), *Le choc des empires : France et Russie 1798-1870*, Paris, SPM, 2018.

BOUDON Jacques-Olivier, *Les provinces illyriennes dans l'Europe napoléonienne (1809-1813)*, Paris, SPM, 2015.

BOUDON Jacques-Olivier, « Metternich, ambassadeur à Paris », in *La revue Napoléon*, n° 27, 2006, p. 69-70.

FAVIER Franck, *Marmont le maudit*, Paris, Perrin, 2018.

GRUNWALD Constantin de, « Metternich et Napoléon », in *Revue des deux mondes*, n° 41, 1937, p. 607-639.

- KISSINGER Henry, *A World Restored: Metternich, Castlereagh and the Problems of Peace, 1812-22*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 1957.
- LENTZ Thierry (dir), *1810, le tournant de l'Empire*, Paris, Nouveau Monde, 2010.
- LENTZ Thierry, *Le congrès de Vienne*, Paris, Perrin, 2015.
- LENTZ Thierry, « Le renversement d'alliance de 1810 », in *Revue du Souvenir napoléonien*, n° 483, 2010, p. 44-49.
- LENTZ Thierry, *Nouvelle histoire du Premier empire, tome II. L'effondrement du système napoléonien, 1810-1814*, Paris, Fayard, 2004.
- MASCILLI MIGLIORINI Luigi, *Metternich*, Paris, CNRS, 2018.
- MAZOWER Mark, *Governing the World. The History of an Idea*, New York, The Penguin Press, 2012.
- PIGEARD Alain, *Les campagnes napoléoniennes : 1796-1815*, vol. 2, Entremont-le-Vieux, Quatuor, 1998.
- REY Marie-Pierre, *1814 : un Tsar à Paris*, Paris, Flammarion, 2014.
- RILEY Jonathon, *Napoleon and the World War of 1813: lessons in Coalition Warfighting*, London, F. Cass, 2000.
- SEDOUY Jacques-Alain de, *Le Concert européen. Aux origines de l'Europe, 1814-1914*, Paris, Fayard, 2010.
- SOREL Albert, *L'Europe et la Révolution française, t. VII, le blocus continental – le Grand empire*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1904.
- SOUTOU Georges-Henri, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, PUF, 2007.
- TULARD Jean (dir), *L'Europe au temps de Napoléon*, Le Coteau, Horvath, 1989.
- TULARD Jean, *Napoléon, les grands moments d'un destin*, Paris, Fayard, 2006.
- VARLAN Olivier, « La « trahison » d'Armand-Louis de Caulaincourt : l'éthique d'un diplomate à la fin du Premier Empire », in *Histoire, Économie & Société*, n° 2, 2014, p. 34-45.
- ZORGBIBE Charles, *Metternich, le séducteur diplomate*, Paris, Fallois, 2009.